

WATTEAU.

*Tiré à 200 exemplaires.
Les planches effacées après le tirage.*

LYON,
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,
Rue d'Amboise, 6.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

WATTEAU

ETUDE

CONTENANT QUATRE DESSINS

gravés à l'eau-forte.




PARIS,

E. DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLEANS.

1860

Droits de traduction & de reproduction réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2015



Le grand poète de ce siècle est Watteau. Un monde, un peuple, est sorti de sa tête. De sa fantaisie merveilleuse, une féerie, mille féeries se sont envolées. Il a créé son caprice, son génie & son œuvre. De sa main jaillissait l'élégance. Il a puisé dans son imagination pleine de pensées & de rayons l'idéal du dix-huitième siècle; & au-dessus de son temps il a bâti une de ces patries éternelles, amoureuses & lumineuses, un de ces paradis de main d'homme que les Polyphiles bâtissent sur le nuage du songe, pour le bonheur spirituel & la joie délicate des vivants.

Watteau a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est plus la grâce antique, une muse nue, le beau brut & brutal, un charme rigoureux & solide, le sourire de marbre de Galathée, la gloire de la Vénus physique. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est cette chose ailée qui semble l'idée de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie plaisante de la matière. Elle est le rien qui habille le monde d'un agrément & d'une coquetterie. Elle est cela qui caresse le rêve du regard, & dont vit l'amour. Elle est l'enchantement d'Eve : la grâce de la femme.

Toutes les séductions de la femme au repos, la langueur, la paresse, l'abandon, les adossements, les allongements, les nonchalances, la cadence des poses, le joli air des profils penchés sur les gammes d'amour, les retraites fuyantes des poitrines, les serpen-tements & les ondulations, les souplesses du corps féminin, & le jeu des longs doigts sur le manche des éventails, & les indiscretions des hauts talons dépassant les jupes, & les heureuses fortunes du maintien, & la coquetterie des gestes, & le manège galant des épaules, & tout ce savoir que les miroirs du siècle dernier ont appris à la femme, la mimique de la grâce ! elle vit en Watteau avec sa fleur & son accent, immortelle & fixée en une épreuve mieux vivante que ce sein de la femme de Diomède moulée par la cendre de Pompéi. Et que si Watteau l'anime, s'il la délie du repos & de l'immobilité, s'il l'a fait agissante & remuée, il semble qu'elle s'agite sur un rythme, & que sa marche balancée soit une danse menée par une harmonie.

Quel décor à la femme & à la grâce ! O nature, où le peintre promenait ses poésies ! O campagne ! ô théâtre accommodé pour une désirable vie ! une terre complice, des bois galants, des champs emplis de musique, des bosquets propices aux jeux d'Écho ! des arbres en berceaux où pendent les paniers de fleurs ! des déserts, loin du monde jaloux, touchés du pinceau magique d'un Servandoni, rafraîchis de fontaines, peuplés de marbres & de statues, & de naïades, que tache l'ombre tremblante des feuilles ! jets d'eau jaillissant soudain du milieu des cours des fermes ! le pays aimable & radieux ! Soleils d'apothéoses, belles lumières dormantes sur les pelouses, verdure pénétrée & translucides sans une ombre où s'endorment la palette de Tiépolo, le tapage des fatins & des chevelures blondes ! Délices champêtres ! décorations murmurantes & parées ! jardins embuiffonnés de ronces & de roses ! paysages de France, étonnés des pins de l'Italie ! villages égayés de noces & de carrosses, de cérémonies, de toilettes & de fêtes, étourdis de violons & de flûtes qui mènent à un temple jésuite l'hymen de la Nature & de l'Opéra ! scène agreste au rideau vert, à la rampe de fleurs, où monte la Comédie Française, où gambade la Comédie Italienne !

Alerte, pour égayer le printemps en costume de bal, le ciel & la terre de Watteau, alerte, les *Gelosi* ! Un rire bergamasque fera le rire & l'entrain & l'action & le mouvement du poème. Voilà qu'elle court & qu'elle éveille la gaieté, les zéphirs & le bruit, la Folie encapuchonnée de grelots sonnants ! Fraises & bonnets, buffles & dagues, petites vestes & courts manteaux, vont & viennent. La troupe des bouffons est accourue, amenant sous les ombrages le carnaval des passions humaines & l'arc-en-ciel de ses habits. Famille bariolée, vêtue de soleil & de foie rayée ! celui-ci qui se masque avec la nuit ! celui-là qui se farde avec la lune ! Arlequin, gracieux comme un trait de plume du Parmesan ! Pierrot, les bras au corps, droit comme un I ! & les Tartaglias, & les Scarpins, & les Cassandres, & les Docteurs, & le favori Mezzetin « le gros brun au visage riant » toujours au premier plan, la toque fuyant du front, zébré du haut en bas, fier comme un dieu & gras comme un Silène ! C'est la Comédie Italienne qui tient la gui-

tare dans tous ces payfages. Bien campée & le nez au vent, c'est la Comédie Italienne qui sème glorieusement au bord des sources, à la marge des forêts, dans les clairières, les doux accents

« Enfants d'une bouche vermeille. »

C'est le duo de Gilles & de Colombine qui est la musique & la chanson de la Comédie de Watteau.

Comme cette mode d'Italie, étincelante & bizarre, se marie heureusement à la mode française du dix-huitième siècle enfant ! Et quelle mode adorable naît de ces modes alliées & brouillées : la mode de Watteau ! une mode d'aventure & de liberté, errante & bénie, qui attrape le neuf, le piquant, le provoquant ; des ciseaux enchantés qui trouvent en se jouant la négligence & la parure, l'abandon du matin, & le bel habillé des après-midi ; ciseaux de fée dotant le temps qui viendra des patrons des Mille & une Nuits, madame de Pompadour, du *négligé* qu'elle baptisera, les Bertins de l'avenir, de la fortune & du génie ! Ils couraient & coupaient en pleine volupté, en plein argent de fatin, ne ménageant ni l'étoffe, ni l'œil des galants. Jolis retrouffis de jupes, ravissante rocaille des plis, étroits corsages, prisons friponnes, corbeilles de foie d'où se sauvait la chair fleurie ! O ciseaux enrubannés de Watteau, quelle juste mesure vous aviez prise aux Grâces ! & quel joli royaume de coquetterie vous tailliez dans le royaume embéguiné de la Maintenon !

Ce tailleur divin était un merveilleux utopiste, un embellisseur de toutes choses, le plus aimable & le plus déterminé menteur. Touche-t-il à la guerre ? Loin le sang, le carnage, l'horreur & la terreur ! Vive la gloire parée pour l'Opéra ! vive le fracas des galons & des chamarrures, le bruit des couleurs & des uniformes, la guerre endimanchée qui passe, emplissant de visions sonores les yeux des enfants ! & le coup de l'étrier de l'amour, l'espoir en croupe, les regrets qui se grisent, un choc de verres & de poignées de main, les mulets orgueilleux empanachés & chargés, les enfants de hasard au sein des mères, les jeux de cartes, les cuisines en plein vent, les petits marmitons blancs, les malles d'officiers ouvertes pour la toilette, les beautés descendues des charrettes, routes fraîches & sans rien de chiffonné à leurs coquets diadèmes de dentelles ; & tout le long du chemin de la mort, les élégances de la ville charroyées sous la tente, des marches que mènent dans les coulisses les violons de Lérida, des la Tulipe pimpants, des Manons qui font les coquettes entre deux coups de canon, des caillettes qui sautent dans la discipline à pieds joints, de beaux hommes qui se dandinent sur un pied, les héroïsmes à plat ventre autour du chaudron qui bout, l'art de tuer à la buvette, la guerre du dix-huitième siècle, l'armée de Fontenoy & de Rosbach croquée dans son joli train & son allure déboutonnée !

Mais à quoi bon tirer son imagination du spectacle du monde, quand on peut inventer un monde & un poème ? poème unique & ravissant, du loisir qui se balance, des entre-

tiens & des chants du bel âge, de l'amusement pastoral & du passe-temps assis ! poème de paix & de tranquillité où le jeu de l'escarpolette même se meurt, la corde traînant sur le sable... Thélème partout ! & partout Tempé ! Iles, îles enchantées, qu'un ruban de cristal sépare de la terre ! îles sans soin ni cure, ou le Repos causé avec l'Ombre ! promenades sans but & au petit pas ; repos accoudé devant le repos des nuages & devant le repos de l'onde ! Champs-Elysées du maître ! L'heure dort là-bas à l'horizon sous ce toit rustique. Dans un lieu au hasard & sans place dans la carte de la terre, il est une éternelle paresse sous les arbres. La vue & la pensée s'y assoupissent dans un lointain vague & perdu, comme ces barrières profondes & flottantes dont Titien ferme le monde & ses tableaux. Un Léthé roule le silence par ce pays d'oubli, peuplé de figures qui n'ont que des yeux & des bouches : une flamme & un fourire ! Sur les lèvres ouvertes voltigent des pensées & des musiques, une poésie semblable aux comédies d'amour de Shakespeare ; & les voilà à l'ombre toutes ces âmes vêtues de satin, charmeresses baptisées, habillées par les poètes : les Linda & les Gulboé, les Héro & les Rosaline, les Viola & les Olivia, toutes les reines du *Ce que vous voudrez*. Des marchandes de fleurs passent doucement qui fleurissent à la ronde les corsets & les bouquets de cheveux noués au haut de la tête. Rien de bruyant que des jeux d'enfants aux grands yeux noirs, sautant au pied des couples comme des oiseaux ; jeux, enfants, sourires, petits génies, que le poète jette au feu de ce rêve & de cet enchantement : ne rien faire qu'écouter son cœur & laisser parler son esprit, & laisser venir les rafraîchissements, & laisser marcher le soleil, & laisser le monde aller, & laisser les petites filles tourmenter des chiens qui n'aboient pas.

Voilà l'Olympe & la mythologie nouvelle ; l'Olympe de tous les demi-dieux oubliés par l'antiquité. Voilà la déification des idées du dix-huitième siècle, l'âme du monde & du temps de Watteau amenée au panthéon des passions & des modes humaines. Ce sont les nouvelles humeurs de l'humanité vieillissante, la Coquetterie, la Langueur, la Galanterie, la Rêverie que Watteau incarne en des allégories habillées, & qu'il accoude sur le *pulvinar* d'une nature divine ; ce sont les Muses morales de nos âges qu'il fait déesses en les faisant femmes, qu'il fait femmes en les faisant amoureuses.

L'Amour est la lumière de ce monde. Il le pénètre & l'emplit. Il en est la jeunesse & la sérénité ; & passez les fleuves & les monts, les promenades & les jardins, les lacs & les fontaines, le paradis de Watteau s'ouvre : c'est Cythère. Sous un ciel peint des couleurs de l'été, la galère de Cléopâtre se balance à la rive. L'onde est morte. Le bois se tait. De l'herbe au firmament, battant l'air sans haleine de leurs ailes de papillons, un essaim de Cupidons vole, vole, qui se joue & danse, nouant ici avec des roses les couples nonchalants, nouant là-haut la ronde des baisers de la terre montés au ciel. Ici est le temple, ici est la fin de ce monde : « l'Amour paisible » du peintre, l'Amour défarmé, assis à l'ombre, que le poète de Théos voulait graver sur une douce coupe du printemps ; une Arcadie fourieufe ; un Décameron de sentiments ; un recueillement tendre ; des attentions au regard vague ; des paroles qui bercent l'âme ; une galanterie platonique, un

loisir occupé du cœur, une oisiveté de jeune compagnie; une cour d'amoureuses pensées; la courtoisie émue & badine de jeunes mariés penchés sur le bras qu'ils se donnent; des yeux sans fièvre, des enlacements sans impatience, des désirs sans appétits, des voluptés sans désirs, des audaces de gestes réglées pour le spectacle comme un ballet, & des défenses tranquilles & dédaigneuses de hâte en leur sécurité; le roman du corps & de la tête apaisé, pacifié, ressuscité, bienheureux; une paresse de passion dont rien d'un rire de bouc les satyres de pierre embusqués dans les coulisses vertes.... Adieu les bacchanales que menait Gillot, ce dernier païen de la Renaissance, né des libations de la Pléiade aux dieux agrestes d'Arcueil! Adieu l'Olympe du *Io Pæan*, les chalumeaux enroués & les Dieux chèvre-pieds, le rire du *Cyclope* d'Euripide & de l'*evohé* de Ronfard; les licencieux triomphes, les Joies couronnées de lierre,

« Et la libre cadence
De leur danse. »

Ces dieux s'en sont allés, & Rubens, qui revit dans cette palette de chair rose & blonde, erre dépaycé dans ces fêtes où se tait l'émeute des sens, — caprices animés qui semblent attendre un coup de baguette pour perdre leurs corps & disparaître dans la patrie du caprice comme un songe d'une nuit d'été! C'est Cythère; mais c'est la Cythère de Watteau. C'est l'amour; mais c'est l'amour à propos & non autour de la femme, l'amour poète, l'amour qui songe & qui pense, l'amour moderne, avec ses aspirations, & sa couronne de mélancolie.

Oui, au fond de cette œuvre de Watteau, je ne fais quelle lente & vague harmonie murmure derrière les paroles rieuses; je ne fais quelle tristesse musicale & doucement contagieuse est répandue dans ces fêtes galantes. Pareille à la séduction de Venise, je ne fais quelle poésie voilée & soupirante y entretient à voix basse l'esprit charmé. L'homme passe au travers de son œuvre; & cette œuvre, vous venez à la regarder comme le jeu & la distraction d'une pensée souffrante, comme les jouets d'un enfant malade & qui est mort.

L'homme, — un portrait vous le dira. Le voilà jeune, pris au vif: un masque inquiet, maigre & nerveux, le sourcil arqué & fébrile, l'œil noir, grand, remuant, le nez long, décharné, la bouche triste, sèche, aiguë de contour, & des ailes du nez aux coins des lèvres un grand pli de chair tiraillant la face. Et de portraits en portraits, comme d'années en années, vous le verrez aller maigrissant & mélancolique, ses longs doigts perdus dans ses amples manchettes, son habit plissé sur sa poitrine osséuse, vieillard à trente ans, ne gardant, les yeux enfoncés, la bouche ferrée, le visage anguleux, que son beau front respecté des longues boucles d'une perruque à la Louis XIV.

Ou plutôt ouvrons son œuvre: *Lorgneur* ou *Flûteur*, — c'est lui. Son regard négligent posé sur le couple enlacé qu'il amuse de musique. Il laisse aller le bruit qu'il fait. L'œil muet, il accompagne les embrassades, écoutant aimer, versant les férénales, infoucieux,

indifférent & morose, rongé d'ennui, comme un violon de noces las des fêtes qu'il mène, & sourd à son violon qui chante.

Du grand peintre français, que reste-t-il, qui le raconte ? Quatre pages de d'Argenville, & les anecdotes d'un catalogue d'estampes. Quel espoir nous était cette phrase de Caylus en tête de l'éloge de Le Moyne adressée à l'Académie : « Je crois vous avoir suffisamment expliqué dans la vie de Watteau... » Mais les éditeurs des *Mémoires de l'Académie* avaient retourné tous les manuscrits de l'Académie des Beaux-arts; la précieuse vie de Watteau manquait. Qu'ils se réjouissent avec tous les amis de Watteau, & avec nous. L'autre jour, chez un libraire, le hasard nous a mis la main sur un manuscrit contenant cette infiniment précieuse vie d'Antoine Watteau par M. de Caylus, certifiée par le secrétaire de l'Académie Lépicié. C'est cette vie que nous donnons ici textuellement & intégralement pour la première fois au public, protestant d'avance contre les sévérités & les préjugés de l'ancien ami du peintre.





LA VIE
D'ANTOINE WATEAU

PEINTRE DE FIGURES ET DE PAYSAGES

SUJETS GALANTS ET MODERNES,

PAR M. LE COMTE DE CAYLUS, AMATEUR (1).



LOIN de blamer ceux qui ont écrit avant moi la vie d'Antoine Wateau (2), je leur sçais au contraire bon gré des sentiments d'amitié & de reconnaissance qui les ont fait agir. Il me paroît seulement qu'ils ont un peu trop accordé à la louange.

La vie d'un homme qui a mérité dans la mémoire des autres, doit, ce me semble, présenter également l'exemple à suivre & l'exemple à éviter. Ainsi je crois que dans ces sortes d'ouvrages les éloges & les critiques devroient être dispensés dans un esprit d'équité; & qu'enfin les uns & les autres devroient toujours être placés dans la vue de l'avancement de l'art.

(1) Lue à l'Académie royale de peinture & de sculpture le 3 février 1748.

(2) L'orthographe contemporaine s'accorde géné-

ralement à ne donner qu'un t à Wateau, quoique Wateau ait signé le plus souvent avec deux t.

Pour moi, Messieurs, je regarde la vie des artistes comme un tableau que la sincérité doit tracer aux peintres présents & à venir, dans la vue de leur présenter sans cesse la louange & le blâme sous une forme aussi vive que celle de l'action, dont aucune espèce de récit ne peut approcher, & sans doute pour engager dans tous les tems les plus grands maîtres à redouter ces espèces de tribunaux que cette même sincérité & surtout l'amour de l'art doivent élever. J'espère que vous serés de mon sentiment, Messieurs, vous qui concourrés avec tant de zèle au progrès de la Peinture ainsi qu'à l'honneur de l'Académie.

Au reste je crois que cette sincérité, en toutes choses si recommandable, doit éloigner celui qui la professe de toute prévention, autant qu'il est possible à l'homme de ne pas y succomber. Cette impartialité doit le conduire à une saine réflexion, toujours la baze du goût le plus vrai. Elle doit lui rappeler que l'excès du blâme ou de l'approbation revolté également les caractères les plus dociles & les plus doux. Elle doit enfin lui faire garder ce juste milieu si nécessaire à la persuasion. Je ferai d'autant plus volontiers mes efforts pour ne me pas écarter de ce point, qu'il me paroît indispensable dans un examen qui doit contribuer surtout à l'instruction des jeunes peintres.

C'est dans cet esprit que je vais joindre les événements de la vie de Wateau à mes réflexions, sur sa manière, son faire; enfin, sur tout ce qu'on appelle procédés, par rapport à l'art. Je blâmerai comme je louerai, sans avoir à me reprocher de blesser le tendre souvenir que je conserve à Wateau, l'amitié que j'ai eu pour lui & la reconnaissance que je lui garderai toute ma vie de m'avoir découvert autant qu'il lui a été possible, les finesses de son art. Mais je me souviendrai toujours que dans le cas où je me trouve, on doit plus aimer l'art que l'artiste. Enfin, connoissant tout l'effort nécessaire à la nature, pour la production d'un grand peintre d'histoire, je n'imiterai point l'enthousiasme de ceux qui mettent les auteurs de quelques nouvelles Espagnoles & de quelques petites pièces données aux Italiens, en comparaison avec M. de Thou ou avec Pierre Corneille.

Antoine Wateau naquit à Valenciennes en 1684 (1). Il étoit fils d'un couvreur. La naissance n'est considérable aux yeux des philosophes & des artistes que par rapport au secours qu'elle peut fournir à l'éducation, mais quand elle est de l'espèce de celle-ci elle donne une preuve convaincante du génie & du don que la nature a fait.

Cette preuve se trouve encore augmentée ici par la dureté qui étoit le caractère dominant du père dont Wateau dépendoit. Ce fut avec peine qu'il se résolut de mettre ce fils, à qui la nature inspiroit déjà le désir de l'imiter, chez un peintre de sa même ville. Ce qu'il fit chez ce peintre ne nous est pas connu & nous ne devons pas le regretter : car je crois me souvenir

(1) Nougaret, dans ses Anecdotes de Beaux-Arts, met en note : « Le manuscrit de M. de S*** dit en 1686. » — M. de S*** avoit été trompé. Voici l'extrait de baptême de Wateau tel que M. Dinaux l'a copié sur les registres de la paroisse Saint-Jacques

de Valenciennes : « Le 10 octobre 1684, fut baptizé Jean-Antoine, fils légitime de Jean-Philippe Wateau & de Michelle Lardenois, sa femme. — Signé : le parin, Jean-Antoine Baiche. La marène, Anne Maillon.

que ce maître ne peignit qu'à la toise, ou du moins il s'en falloit si peu que cela ne vaut pas la peine d'être discuté.

Quoi qu'il en soit le pere ne voulut pas fournir longtems aux frais de cette education. Non qu'il fut en état de la trouver peu profitable du cote de l'art, mais parce qu'il vouloit forcer son fils a embrasser sa même profession(1). Wateau avoit des idées plus élevées ou du moins la peinture se le destinoit : ainsi plutot que de se ranger a la profession de son pere, il le quitta & vint a Paris (2), dans l'équipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une Muse qu'il cherissoit sans trop la connoître.

Peu scavant & sans secours, le Pont Notre-Dame fut une ressource qu'il fut trop heureux de trouver (3). Cette triste manufacture de copies a la centieme generation faites avec des couleurs crues & mises a plat, plus ennemie du gout que l'enluminure qui du moins conserve le formes de l'estampe, ne lui convenoit gueres avec le sentiment dont la nature lui avoit données germe. Mais a quoi ne nous reduit pas la necessité? Pour vous donner une idée du talent & de la disposition qui lui étoient naturels, je vous rapporterai le trait suivant.

Il travailloit depuis quelque tems chez le marchand de cette espece de tableaux, auquel le hazard l'avoit adressé, lorsque la peinture qui aide a soutenir les adversités par l'imagination & consequemment par la gaieté dont elle sait quelquefois les assaisonner, lui fit faire une plaisanterie qui le consola du moins pour le moment de l'ennui de faire toujours la même figure. Il étoit a la journée & sur le midi, il n'étoit point encore venu demander ce qu'on appelloit l'original. Car la maîtresse avoit grand soin de l'enfermer tous les soirs. Elle s'aperçut de sa ne-

(1) Le goût qu'il eut pour l'art de la peinture se déclara dès sa plus tendre jeunesse; il profitoit dans ce temps de ses moments de liberté pour aller dessiner sur la place les différentes scènes comiques que donnoient ordinairement au public les marchands d'orviétan & les charlatans qui courent le pays. (Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère, par Gersaint, 1744.)

(2) Son premier maître à Paris fut Métayer, peintre médiocre, qu'il quitta bientôt faute d'ouvrage. (Catalogue de Lorangère.)

(3) On débitoit dans ce temps-là beaucoup de petits portraits & de sujets de dévotion aux marchands de province, qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le peintre chez lequel il venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de peinture, dont il faisoit un débit considérable. Il avoit quelquefois une douzaine de misérables élèves qu'il occupoit comme des manœuvres; le seul mérite qu'il

exigeoit de ses compagnons étoit la prompte exécution. Chacun y avoit son emploi; les uns faisoient les ciels, les autres faisoient les têtes; ceux-ci les draperies, ceux-là posoient les blancs; enfin le tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir entre les mains du dernier.

Wateau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres, il fut cependant distingué des autres, parce qu'il se trouva propre à tout, & en même temps d'expédition. Il répétoit souvent les mêmes sujets: il avoit surtout le talent de rendre si bien son saint Nicolas, qui est un saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoir particulièrement pour lui. « Je sçavois, me dit-il un jour, mon saint Nicolas par cœur, & je me passois d'original. »

Il s'ennuyoit de ce travail désagréable & infructueux, mais il falloit vivre. Quoique occupé toute la semaine, il ne recevoit que trois livres le samedi, & par une espèce de charité, on lui donnoit de la soupe tous les jours. (Catalogue de Lorangère.)

gligence, elle l'appela. Elle cria plusieurs fois toujours inutilement, pour le faire descendre du grenier, ou depuis le matin il travailloit & ou en effet il avoit fini de memoire l'original en question. Quand elle eut bien crié, il descendit & d'un grand sang froid, accompagné d'un air doux qui lui étoit naturel, il le lui demanda, pour y placer, dit-il, les lunettes; car c'étoit je crois une vieille d'après Gerard Douw qui consulte ses registres & cette composition étoit alors en regne dans ce genre de marchandise.

Je ne rapporte ces details que pour faire sentir les difficultés, les peines & les desagrémens qu'il a eu a soutenir pour faire eclorre son genie, & pour vous représenter que si la nature nous en a donné, il profite de tout, rien ne l'altère, tout avec lui se tourne en nourriture. On voit bien ici la preuve de cette verité dans Wateau. Loin de se rebuter d'un exercice si miserable il redoubla d'efforts pour s'élever au dessus. Tous les momens de liberté dont il pouvoit jouir, les fetes, les nuits même, il les employoit a dessiner d'après nature. Exemple qu'on ne scauroit trop proposer à la jeunesse : exemple fort beau sur le papier, diront les paresseux & qu'il est vrai que l'amour de l'art peut seul inspirer. Quoi qu'il en soit ces études continuelles ne se font jamais sans fruit & sans augmenter la disposition naturelle. Aussi nous avons peu vu de pareilles ferveurs de travail n'avoir point un succes marqué.

Avec ce fonds d'étude & cet excès d'application, il se mit en état de sortir de la triste occupation à laquelle il étoit réduit. Il fit la rencontre de Gillot (1), qui vers ce temps fut agréé en cette academie. Ce peintre après avoir executé des bacchanales, plusieurs idées fantastiques, de l'ornement, des choses de mode, & même de l'histoire, s'étoit alors renfermé a représenter des sujets de la comédie Italienne. Cette rencontre fut une véritable fortune pour Wateau. Ce genre de composition détermina absolument son gout, & les tableaux de son nouveau maître lui ouvrirent les yeux sur plusieurs parties de la peinture dont il ne faisoit encore que se douter.

Un rapport de gout, de caractère & d'humeur produisit d'abord l'intimité du maître & de l'élève. Mais ce même rapport, joint aux talens qui se developpoient chaque jour dans le dernier, les empecha de vivre long tems ensemble. Ils se quitterent mal, & toute la reconnoissance que Wateau ait pu temoigner a son maître pendant le reste de sa vie, s'est bornée a un profond silence. Il n'aimoit pas même qu'on lui demandat des details sur leur liaison & sur leur rupture; car pour ses ouvrages il les vantoit & ne laissoit point ignorer les obligations qu'il lui avoit.

D'un autre côté, soit que Gillot en eut agi par le motif d'une jalousie que bien des gens lui ont attribuée, soit qu'à la fin il se rendit justice, & convint que son élève l'avoit surpassé, il quitta la peinture, & se livra au dessin & a la gravure a l'eau-forte dans laquelle il sera a jamais celebre par l'intelligence & l'agrément de la composition, avec lesquelles il a représenté la plus grande partie des Fables de la Morale.

(1) Gillot ayant vu quelques dessins & tableaux de la main de Wateau qui lui plurent l'invita à venir demeurer avec lui. (Abrégé de la vie d'Antoine

Wateau, par M. de Julienne, en tête du volume d'eaux-fortes d'après les dessins de Wateau.)

Le talent de Wateau commençoit a percer, foiblement a la verité, cependant il avoit besoin d'être encore éclairé. Il trouva les lumières dont il avoit besoin. En sortant de chez Gilloï, il fut accueilli par Claude Audran, concierge du Luxembourg. C'étoit un galant homme, qui dessinoit & peignoit lui même tres bien l'ornement & qui dans cette partie soutenoit le nom d'une famille qui a produit un grand nombre d'habiles gens a votre Academie.

Ce galant homme avoit donc un gout naturel. Il avoit étudié principalement les ornemens, tels qu'ils avoient été emploïés par Raphael au Vatican & par ses eleves, en divers endroits; comme aussi par le Primatice a Fontainebleau. Il avoit remis ces compositions en honneur; & avoit fait oublier le gout lourd & assommant de ses predecesseurs dans ce talent. Elles étoient susceptibles par les places qu'il y reservoit, de recevoir diferens sujets de figures & autres, a la volonté des particuliers qu'il avoit sçu mettre dans le gout d'en faire décorer leurs plafonds & leurs lambris, en sorte que plusieurs artistes de divers genres y trouvoient de l'emploi.

Ce fut la que Wateau forma son gout pour l'ornement; & qu'il acquit une legereté de pinceau qu'exigent les fonds blancs ou les fonds dorés sur lesquels Audran faisoit exécuter ses ouvrages. On en peut voir de tres bien entendus a la ménagerie de Versailles, & de tres beaux plafonds de son ordonnance au chateau de Meudon.

Mais c'est a regret, je l'avoue, que j'en fais une sorte d'eloge; puisque ce genre a non seulement fait détruire les plafonds des appartemens que les plus habiles peintres avoient exécutés; mais que ce changement de mode, auquel les ornemens de platre ont succedés, vous prive encore tous les jours d'une occupation qui vous permettoit d'emploïer votre talent dans le grand & dans le héroïque.

Je reviens a Wateau. Ce fut alors qu'habitant le palais du Luxembourg, il copioit & etudioit avec avidité les plus beaux ouvrages de Rubens. Ce fut encore la qu'il dessinoit sans cesse les arbres de ce beau jardin, qui brût, & moins peigné que ceux des autres maisons roïales, lui fournissoit des points de vue infinis; & que les seuls paisagistes trouvent avec tant de variété dans le même lieu, tantôt par la différence des aspects & des endroits ou ils se placent; tantôt par la réunion de plusieurs parties éloignées; tantôt enfin par les différences que le soleil du soir ou du matin apporte dans les mêmes places & sur les mêmes terrains.

Jusques ici nous ne voïons qu'un jeune homme, sans secours, qui cherche a perfectionner son talent, qui s'applique & qui est lui-même l'artisan de sa reputation, ainsi que le conducteur de ses études. Dans la suite nous allons voir ce même talent développé; mais au milieu d'une vie agitée par l'inconstance & par le dégoût que Wateau avoit de lui même & de tous les hommes.

Il sortit de chez Audran (1) apres avoir acquis les parties de la peinture dont je viens de

(1) Wateau cependant, qui ne vouloit pas en demeurer là, ni passer sa vie à travailler pour autrui, & qui se sentoit en état d'imaginer, hazarda un tableau de genre qui représente un départ de troupes &

qu'il fit à ses temps perdus: il le montra au sieur Audran pour lui en demander son avis. Ce tableau est un de ceux que Cochin le père a gravés. Le sieur Audran, habile homme & en état de juger d'une belle

vous donner l'idée par le détail de ses études. Il les mit si bien en pratique qu'il abandonna tout a fait la manière de Gillot. Il fit des marches & des repos de soldats, d'un faire absolument opposé a celui de ce maître; & ces premiers tableaux ont peut être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans la suite. On y voit en effet de la couleur, de l'harmonie, des têtes fines & pleines d'esprit, & un pinceau qui conserve le gout de son dessein, prononcé jusque dans les extrémités & les draperies, & dans tout ce qu'il veut exprimer.

Au reste, je ne puis me résoudre a attribuer a son inconstance sa separation avec Audran. Wateau sentoit ses forces. Il avoit de l'esprit, & n'étoit point la dupe de celui de son second maître, qui en avoit autant que de connoissance du monde; & qui bien aise de le retenir chez lui pour son propre interêt, vouloit le dégouter de tout autre travail que de celui dont il le chargeoit.

Pendant pour quitter un homme qui l'avoit comblé d'égards & d'attentions, & résister aux offres & aux instances qu'il lui faisoit pour le retenir, il autorisa sa séparation d'un voiage a Valenciennes, qu'il fit en effet. Je ne l'ai jamais regardé comme un prétexte. Wateau étoit trop entier dans ses volontés pour en employer. Car enfin quoi de plus naturel que de retourner dans son païs, d'y reparoitre avec des talens, de contredire si honorablement & par des preuves incontestables ceux qui avoient traversé ses dispositions & de se montrer plus habile que son premier maître ?

Voilà bien des raisons pour le porter a ce départ. Elles ont sans doute existé. Elles lui ont procuré les plaisirs qu'il se promettoit. Mais indépendamment de la courte durée dont étoit toute espèce de satisfaction dans la tête de Wateau, tous les talens qui émanent de l'esprit ont un égal besoin, tant pour leur avancement que pour leur soutien, de la critique, de l'émulation, de la communication des ouvrages & des artistes. En un un mot leurs productions ne sont faites

chose, fut effrayé du mérite qu'il reconnut dans ce tableau, mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile, & sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement & même pour la composition des morceaux qu'il avoit à exécuter, lui conseilla légèrement de ne point passer son temps à ces sortes de pièces libres & de fantaisie, qui ne pourroient que lui faire perdre le gout dans lequel il donnoit. Wateau n'en fut point la dupe; le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit desir de revoir Valenciennes le déterminèrent totalement. Le prétexte d'aller voir ses parents lui servit de moyen honnête: mais comment faire? L'argent lui manquoit & son tableau devenoit son unique ressource: il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le débit. Dans cette occasion il eut recours à M. Spoude actuellement vivant,

peintre à peu près des mêmes cantons que lui, & son ami particulier: le hazard conduisit M. Spoude chez le sieur Sirois mon beau-père à qui il montra ce tableau, le prix étoit fixé à 60 livres & le marché fut conclu sur le champ. Wateau vint recevoir son argent; il partit gayement pour Valenciennes comme cet ancien sage de la Grèce; c'étoit là toute sa fortune & sûrement il ne s'étoit jamais vu si riche. Ce marché fut l'origine de la liaison que feu mon beau-père a toujours eu avec lui jusqu'à sa mort, & il fut si satisfait de ce tableau qu'il le pria instamment d'en faire le pendant qu'il lui envoya effectivement de Valenciennes: c'est le second morceau que le sieur Cochin a gravé, il représente une alte d'armée; le tout en étoit d'après nature, il en demanda 200 livres qui lui furent données. (Catalogue de Lorangère.)

que pour être vues & jugées, & Wateau ne trouvoit rien de tout cela a Valenciennes. C'étoit une forte raison pour en sortir.

Il quita donc sa patrie (il n'y fit pas un long séjour), & revint a Paris. Le désir d'aller a Rome & de profiter du bel établissement que Louis XIV y a fait pour le progrès des arts & des élèves, l'engagea quelque tems après a se mettre sur les rangs pour disputer le prix de votre école. Il gagna le second en l'année 1709 (1), mais ne fut point admis pour le voiage : il fallut donc se contenter de poursuivre ses études a Paris, ce qu'il fit sans renoncer a ce projet.

En 1712, il vous présenta dans cette vue quelques uns des tableaux de sa manière, fort supérieurs a celui qui lui avoit fait mériter le prix. Un talent formé & très distingué, l'inutilité du voiage qu'il sollicitoit, furent des motifs pour engager l'Académie a l'agréer. Il le fut avec d'autant plus de distinction que M. De la Fosse, ce galant homme par lui même, si recommandable par plusieurs parties de la peinture dans lesquelles il a excellé, appuïa sur son mérite, le fit valoir ; &, sans le connoître que par ses ouvrages, s'intéressa vivement pour lui (2).

(1) Sur le sujet de David accordant à Abigail le pardon de Nabad. Le premier prix avoit été décerné à Antoine Grison.

(2) La façon singulière avec laquelle il fut reçu à l'Académie royale de peinture & de sculpture est fort honorable ; il eut quelque envie d'aller à Rome pour y étudier d'après les grands maîtres, surtout d'après les Vénitiens, dont il aimoit beaucoup le coloris & la composition. Il n'étoit point en état de faire sans secours ce voyage : c'est pourquoi il voulut solliciter la pension du roi ; & pour en venir a bout, il prit un jour la résolution de faire porter a l'Académie les deux tableaux, qu'il avoit vendus a mon beau-pere, pour tâcher d'obtenir cette pension. Il part sans autres amis ni protection que ses ouvrages & les fait exposer dans la salle par ou passent ordinairement Messieurs de l'Académie de Peinture & de Sculpture qui tous jettent les yeux dessus, & en admirent le travail sans en connoître l'auteur. M. de la Fosse, celebre peintre de ce tems la, s'y arrêta meme plus que les autres & étonné de voir deux morceaux si bien peints il entra dans la salle de l'Académie & s'informa par qui ils avoient été faits. Ces tableaux avoient un coloris vigoureux & un certain accord qui les faisoit croire de quelq'ancien maître ; on lui répondit que c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme qui venoit supplier

ces Messieurs de vouloir bien interceder pour lui, afin de lui faire obtenir la pension du roi pour aller étudier en Italie. M. de la Fosse surpris, donne ordre qu'on fasse entrer ce jeune homme. Wateau paroît : sa figure n'étoit point imposante ; il explique modestement le sujet de sa démarche, & prie avec instance qu'on veuille bien lui accorder la grace qu'il demande, s'il a assez de bonheur pour en être digne. Mon ami, lui répond avec douceur M. de la Fosse, vous ignorez vos talents & vous vous mefiez de vos forces ; croyez-moi, vous en sçavez plus que nous, nous vous trouvons capable d'honorer notre Académie ; faites les démarches nécessaires, nous vous regardons comme un des nôtres. Il se retira, fit ses visites & fut agréé aussitôt. Cat. de Lorangère. — Voici le procès-verbal d'admission qu'a donné l'Histoire des Peintres, d'après les registres de l'Académie : « L'Académie après avoir pris les suffrages en la manière accoutumée, elle a reçu le dit sieur Wateau académicien, pour jouir des privilèges attachés à cette qualité, & qu'il a promis, en prêtant serment entre les mains de M. Coyvel ecuyer, premier peintre du roi & de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, président, etant a l'assemblée. Quant au present pecuniaire, il a été modéré à la somme de 100 livres. »

C'est ainsi que la vérité doit agir dans les délibérations de l'Académie, sans faire acception, ou donner d'exclusion par aucunes vues particulières. La prévention pour ou contre les personnes, & par rapport a leurs liaisons est un inconvenient redoutable. Le talent seul nous doit décider, & le talent seul doit donner la couleur a nos fèves. Ce fut quelque tems après cette justice que l'Académie rendit a Wateau que je fis connoissance avec lui.

Cependant l'honneur que vous lui aviés fait, sa manière nouvelle & pleine d'agrément, lui attirèrent bientôt plus d'ouvrages qu'il n'en vouloit & qu'il n'en pouvoit faire. Il ne tarda pas en même tems d'éprouver l'importunité que les talens marqués causent souvent dans les grandes villes, ou les demi-connoisseurs & les désœuvrés abondent & s'empressent a s'introduire dans les cabinets & dans les ateliers. Et pourquoi faire? Pour y déraisonner sans cesse & pour troubler & intervertir ces méditations & ces recherches qui seules font le bon ouvrage. Le mieux qui leur puisse arriver est de louer mal. Car la louange en face est leur grand rôle. Quel tourment, quel ennui pour un homme d'art de voir arriver & s'établir chez lui de pareils personnages sans pouvoir s'en défaire! Car ils sont tenaces, & aussi ardens a se produire que difficiles a congédier.

Leur foule est ordinairement suivie de ces brocanteurs, soi disans curieux, qui scavent faire païer, aux peintres faciles dans leur talent, une espèce d'usage du monde qu'ils ont quelquefois cruellement acquis. Ils s'emparent des esquisses, se font donner les études; & qui pis est proposent la retouche des croutes qu'ils amassent en pile; le tout pour avoir un tableau complet d'un maître qui ne leur coute rien ou du moins peu de chose. Il n'est sorte de souplesses qu'ils n'emploient pour parvenir a ce but.

Wateau en fut assailli vivement. Il déméloit aisément ces deux genres d'importuns, & les connoissoit a merveilles; & , comme il étoit né caustique, il s'en vengeoit en peignant le caractère & le manège de ceux dont il étoit le plus obsédé. Il n'en étoit pas moins leur dupe dans le détail. D'ailleurs cette peinture vive qu'il en scavoit faire, ne le consoloit point de l'ennui dont a la longue ils finissoient par l'accabler. Je l'en ai souvent vu peiné au point de vouloir tout quitter.

Il semble que les succès brillants qu'il eut dans le public auroient du affés flater son amour-propre pour le mettre au dessus de ces petits incidens. Mais il étoit fait de manière a se dégouter presque toujours de ce qu'il faisoit. Je crois qu'une des plus fortes raisons de ce dégoût, avoit pour principe les grandes idées qu'il avoit de la Peinture. Car je puis assurer qu'il voïoit l'art beaucoup au dessus de ce qu'il le pratiqnoit. Cette disposition le rendoit en tout fort peu prévenu pour ses ouvrages. Le prix qu'il en retiroit ne le touchoit pas davantage, & étoit fort au dessous de ce qu'il auroit pu en retirer. C'est qu'il n'aimoit point l'argent, & qu'il n'y étoit nullement attaché. Ainsi il n'étoit pas même soutenu par cet amour du gain, si puissant sur tant d'autres. Je vais en rapporter un exemple, & qui vous prouvera son indifférence sur l'un & l'autre de ces points.

Un perruquier lui apporta une perruque naturelle, qui n'avoit rien de recommandable, mais dont cependant il fut enchanté. Elle lui parut le chef-d'œuvre de l'imitation de la nature. Certainement, ce n'étoit pas celui de la nature frizée; car je la vois d'ici dans toute sa longueur

& toute sa platitude. Il en demanda le prix; mais le perruquier, plus fin que lui, l'assura qu'il seroit trop content s'il vouloit lui donner quelque chose de sa façon. Quelques études l'auroient satisfait, Wateau crut n'avoir jamais fait un si bon marché, & proportionnant son présent au bonheur de sa possession, il lui donna deux petits tableaux pendans, & peut-être des plus piquans qu'il ait fait. J'arrivai peu de tems après la conclusion de cette bonne affaire. En vérité il en avoit du scrupule. Il vouloit encore faire un tableau pour le Perruquier, & ce fut avec peine que je rassurai sa conscience (1).

En même tems qu'il étoit né caustique, il étoit né timide, deux choses que la nature ne réunit pas ordinairement. Il avoit de l'esprit, & quoiqu'il n'eut point reçu d'éducation, il avoit de la finesse, & même de la délicatesse pour juger de la musique & de tous les ouvrages d'esprit. La lecture étoit son plus grand délassement. Il savoit mettre a profit ce qu'il avoit lu; & quoiqu'en général il démêlat & rendit a merveilles les ridicules de ceux qui venoient l'interrompre, je l'ai déjà dit, il étoit faible, & se laissoit surprendre facilement.

Ce fut ce qui donna occasion a son aventure avec un Peintre en miniature que vous me dispenserez de vous nommer. Cet homme parloit affés bien, mais trop abondamment de la Peinture. Apparamment qu'il s'étoit contraint sur la parole le jour qu'il fut chez Wateau ou que celui-ci, pour racourcir l'importunité, n'avoit cherché qu'à s'en débarrasser; car il scut lui tirer un tableau, comme Patelin tire la pièce de drap de M. Guillaume.

Ce miniaturiste étoit si persuadé de son mérite, qu'il s'arrogéoit la perfection & la réussite des plus beaux ouvrages, par les conseils qu'il prétendoit avoir donné a leurs auteurs, & la façon dont il disoit les avoir conduits sur l'accord, l'harmonie & la disposition. Il ne s'adressoit pas mal pour se faire honneur. Car il choisissoit Messieurs de Troy, de Largilliere & Rigaud, qui dans ce tems étoient dans toute leur force. J'étois jeune. Il ne se mesoit pas de moi. Il ignoroit même mon gout pour la Peinture. Un jour, avec la confiance & le faux enthousiasme d'un bavard, quand on lui donne audience, il parla pendant plus de deux heures des corrections qu'il avoit fait faire a ces grands hommes, & de la déférence qu'ils avoient pour la justesse de son gout. Je fus indigné de son orgueil & de sa suffisance; mais toute bonne qu'étoit la cause a défendre, je n'osai parler: je ne me sentis pas assez fort, & je ne voulus point ajouter ma défaite au triomphe que lui assuroient l'abondance de ses paroles & l'ignorance de ses auditeurs.

Quelques jours après causant avec Wateau sur le malheur des artistes, qui sont injustement déchirés, & qui souvent éprouvent la peine d'une mauvaise impression donnée aux sots & aux ignorants, qui composeront toujours le plus grand nombre, je lui fis le recit de la conversation que j'avois entendue & je lui en nommai l'auteur. Si je l'avois sçu d'un tel caractère, me dit-il,

(1) Gerfaint dit: «.....& son desintéressement étoit si grand, que plus d'une fois il s'est fâché vivement contre moi, pour lui avoir voulu donner un prix

raisonnable de certaines choses que par générosité il refusoit. » (Cat. de Lorangère.)

je ne lui aurais pas donné un tableau ces jours ci. Alors il me conta tres plaisamment ce qui lui étoit arrivé avec ce même homme, bien résolu d'en faire son profit.

Au bout de quelque tems, il vint voir Wateau, le remercia du magnifique présent qu'il lui avoit fait, l'éleva fort au dessus des plus grands ouvrages ; & ajouta que cependant, après l'avoir examiné avec soin, il avoit remarqué plusieurs corrections qu'il y croïoit nécessaires. Wateau, intérieurement charmé de le voir s'enferrer de lui même, lui dit qu'il les feroit avec plaisir. L'autre repliqua que s'il vouloit les faire sous ses yeux, il le conduiroit. Wateau y consentit. Celui la, flatté d'une docilité dont il doutoit peut être en arrivant, tira le tableau qu'il avoit apporté à tout hazard sous son manteau ; & Wateau, d'un grand sang froid, prit de l'huile d'aspic, & ne le fit pas attendre pour lui rendre la toile ou le bois d'une netteté charmante. Il voulut se fâcher, mais Wateau lui parla ferme, & vengea par merveille les grands hommes dont il lui fit sentir la supériorité ; ajoutant qu'il ne lui convenoit pas d'en parler comme il faisoit.

Je ne crois pas qu'une si bonne leçon l'ait corrigé ; mais je scais qu'il étoit assés connaisseur, & assez attentif à ses interets pour avoir regretté toute sa vie la perte d'un morceau que l'auteur qui ne se louoit pas ordinairement, m'a dit n'être pas un de ses plus mauvais. Tout ce que je puis dire c'est que jamais il n'a eu autant de plaisir à faire aucun tableau qu'il en eut à effacer celui-la.

Jouissant d'une agreable reputation, il n'avoit d'autre ennemi que lui même, & certain esprit d'instabilité qui le dominoit. Il n'étoit pas sitôt établi dans un logement qu'il le prenoit en déplaisance. Il en changeoit cent & cent fois, & toujours sous des prétextes que par honte d'en user ainsi il s'étudioit à rendre spécieux. La ou il se fixoit le plus, ce fut en quelques chambres que j'eus en diferens quartiers de Paris, qui ne nous servoient qu'à poser le modèle, à peindre & à dessiner. Dans ces lieux uniquement consacrés à l'art, dégagés de toute importunité, nous éprouvions lui & moi, avec un ami commun que le même gout entraînoit, la joie pure de la jeunesse, jointe à la vivacité de l'imagination, l'une & l'autre unies sans cesse aux charmes de la Peinture. Je puis dire que ce Wateau, si sombre, si atrabilaire, si timide, & si caustique partout ailleurs n'étoit plus alors que le Wateau de ses tableaux : c'est à dire l'auteur qu'ils font imaginer agreable, tendre & peut être un peu berger.

Ce fut dans ces retraites que je reconnus pour mon profit combien Wateau pensoit profondément sur la Peinture, & combien son exécution étoit inférieure à ses idées. En effet, n'ayant aucune connoissance de l'anatomie, & n'ayant presque jamais dessiné le nud, il ne scavoit ni le lire, ni l'exprimer ; au point même que l'ensemble d'une Academie lui coutoit & lui déplaisoit par conséquent. Les corps des femmes exigeant moins d'articulation lui étoient un peu plus faciles. Cela revient à ce que j'ai déjà observé ci dessus que les dégouts qu'il prenoit si souvent pour ses propres ouvrages, partoient de la situation d'un homme qui pense mieux qu'il ne peut exécuter.

En particulier cette insuffisance dans la pratique du dessin le mettoit hors de portée de peindre ni de composer rien de héroïque ni d'allégorique encore moins de rendre les figures

d'une certaine grandeur. Les quatre Saisons qu'il a peintes dans la salle a manger de M. Crozat en sont une preuve. Elles sont presque demie nature; & , quoi qu'il les ait exécutées d'après les esquisses de M. de la Fosse, on y voit tant de maniere & de sechereffe qu'on n'en sçauroit dire rien de bon. Ces tableaux cependant ne difèrent de sa facon de traiter ses petits sujets que par le nud & par les draperies qui sont d'un genre diférent; mais cette touche fine & legère, qui fait si bien dans le petit, perd tout son mérite & devient insupportable quand elle est employée dans cette plus grande etendue qu'il a fallu l'employer ici.

Au fonds, il en faut convenir, Wateau étoit infiniment manéré. Quoique doué de certaines graces, & séduisant dans ses sujets favoris, ses mains, ses têtes, son paisage même tout s'y ressent de ce défaut. Le gout & l'effet forment ses plus grands avantages & produisent, il est vrai, d'agréables illusions d'autant que sa couleur est bonne, qu'elle est juste dans l'expression de ses etoffes, qui sont dessinées d'une facon piquante. Il faut dire encore qu'il n'a gueres peint que des etoffes de soie toujours sujettes a donner des petits plis. Mais ses draperies étoient bien jettées, l'orde des plis étoit vrai parce qu'il les dessinait toujours sur le naturel; & qu'il ne s'est jamais servi de mannequin. Le choix des couleurs locales de ses draperies étoit bon, & ne choquoit jamais l'accord. Enfin sa touche fine & legère donnoit a toute son exécution un air piquant & animé. A l'égard de son expression je n'en puis rien dire: car il ne s'est jamais exposé a rendre aucune passion.

Cependant M. Crozat qui aimoit les artistes, lui offrit sa table & un logement chez lui. Il les accepta. Cette belle maison, qui renfermoit alors un plus grand nombre de trésors pour la Peinture & pour la Curiosité que jamais particulier a peut être réuni sous sa main, fournit mille nouveaux secours a Wateau. Mais ce qui piqua le plus son gout ce fut cette belle & nombreuse collection de desseins des plus grands maitres qui faisoit partie de ces trésors. Il étoit sensible a ceux de Giacomo Bassan. Mais plus encore aux études de Rubens & de Van Dyck. Les belles fabriques, les beaux sites, & le feuillé plein de gout & d'esprit des arbres du Titien & du Campagnol, qu'il voïoit, pour ainsi dire, à découvert, le charmèrent. Et, comme il est naturel de voir les choses par rapport a l'utilité qu'on en peut retirer, il donnoit volontiers la préférence à ces dernieres parties sur l'ordonnance, la composition & l'expression des grands peintres d'Histoire dont l'objet & les talents étoient si éloignés du sien. Il se contentoit de les admirer, sans chercher a se les appliquer par aucune étude particuliere, dont aussi bien il n'auroit pu tirer beaucoup de secours.

Ce fut là que nous lui préparions, M. Henin, cet ami dont j'ai parlé ci dessus & moi, un nombre infini de desseins, d'après les Etudes des meilleurs maitres flamans, & de ces grands Paisagistes Italiens, & que nous avancions assés pour qu'en y donnant quatre coups il en avoit l'effet. C'étoit le servir selon son inclination: car il aimoit en tout à l'avoir promptement. C'étoit aussi, je le dirai toujours, la partie de la Peinture a laquelle il étoit le plus sensible.

Le genre du petit y conduisit a peu de frais. Un rien en produit ou en altère l'expression. La chose est au point que quelquefois on pourroit soupçonner le hazard d'en avoir le principal honneur. Wateau, pour accélérer son effet & son exécution, aimoit a peindre a gras. Cette ma-

nœuvre a eu toujours beaucoup de partisans, et les plus grands maîtres en ont fait usage. Mais pour l'emploier avec succès il faut avoir fait de grandes & d'heureuses préparations, & Wateau n'en faisoit presque jamais. Pour y suppléer en quelque façon, il étoit dans l'habitude, quand il reprenoit un tableau, de le frotter indifféremment d'huile grasse & de repeindre par dessus. Cet avantage momentanément a par la suite fait un tort considérable à ses tableaux : à quoi a encore beaucoup contribué une certaine malpropreté de pratique qui a du faire tourner ses couleurs. Rarement il nettoioit sa palette & étoit souvent plusieurs jours sans la charger. Son pot d'huile grasse dont il faisoit un si grand usage, étoit rempli d'ordures & de poussière & mêlé de toutes sortes de couleurs qui sortoient de ses pinceaux à mesure qu'il les y trempoit. Combien cette manière de procéder n'étoit elle point éloignée des soins extraordinaires qu'ont pris certains peintres Hollandois pour travailler proprement. L'on cite entre autres sur ce point Gerard Douw & l'on remarque qu'il broioit ses couleurs sur une glace, qu'il prenoit des précautions infinies pour empêcher qu'elles fussent altérées par le moindre atôme de poussière & nettoioit toujours lui-même sa palette & jusqu'à la hante de ses pinceaux, ce que le dernier auteur de la Vie des peintres a plaisamment entendu de son manche à balai, trompé par la double signification du mot hollandois qui suivant l'endroit et les circonstances où on l'emploie, signifie tantôt une hante de pinceau, tantôt un manche à balai, mais qui ne devoit pas faire d'équivoque ici.

Au reste je ne crois pas que vous regardiés ces détails comme des minuties. Ils m'ont paru nécessaires à rapporter pour recommander ce soin et cette propreté dans l'emploi des couleurs ; condition trop essentielle pour la conservation & la durée des tableaux, pour n'en point relever hautement le défaut à ceux qui y ont manqué aussi fortement qu'à fait Wateau. C'étoit sa paresse & son indolence qui l'y conduisoient encore plus que certaine vivacité, que le désir & même le besoin de jeter promptement sur la toile quelque effet conçu peut inspirer. Il en étoit saisi quelquefois mais beaucoup moins que du plaisir de dessiner. Cet exercice avoit pour lui un attrait infini, & quoique la plupart du tems la figure qu'il dessinoit d'après le naturel n'avoit aucune destination déterminée, il avoit toute la peine du monde à s'en arracher.

Je dis que le plus ordinairement il dessinoit sans objet. Car jamais il n'a fait ni esquisse ni pensée pour aucun de ses tableaux quelques légères & quelque peu arrêtées que c'a pû être. Sa coutume étoit de dessiner ses études dans un livre relié, de façon qu'il en avoit toujours un grand nombre sous sa main (1). Il avoit des habits galans & quelques uns de comiques dont il revetoit

(1) *Watteau laissa en mourant une grande quantité de dessins. Il les légua à quatre de ses amis : M. de Julienne, l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, MM. Hénin & Gersaint. (Cat. de Lorangère.) M. de Julienne, fort grand amateur des dessins de Watteau, — il y en eut près de 400 à sa vente — M. de Julienne, qui ne manqua jamais à la gloire de son ami mort, voulut que Wat-*

teau fût montré tout entier au public. Il fit graver un recueil de ses dessins & écrivit en tête : « On ne s'est guère avisé de faire graver les études des peintres.... Cependant on espère que le public verra d'un œil favorable les dessins du célèbre Watteau qu'on luy présente ici, ils sont d'un goût nouveau : ils ont des grâces tellement attachées à l'esprit de l'auteur qu'on peut avancer qu'ils sont inimitables. » Cet

les personnes de l'un & de l'autre sexe selon qu'il en trouvoit qui vouloient bien se tenir & qu'il prenoit dans les attitudes que la nature lui presentoit, en preferant volontiers les plus simples aux autres. Quand il lui prenoit en gré de faire un tableau il avoit recours a son recueil. Il y choisissoit les figures qui lui convenoient le mieux pour le moment. Il en formoit ses groupes le plus souvent en consequence d'un fonds de paysage qu'il avoit concu ou préparé. Il estoit rare même qu'il en usat autrement.

Cette facon de composer qui n'est assurément pas à suivre, est la veritable cause de cette uniformité qu'on peut reprocher aux tableaux de Wateau. Independamment de ce que sans s'en apercevoir il repetoit tres souvent la même figure; ou parce qu'elle lui plaisoit, ou parce qu'en cherchant c'avoit été la premiere qui s'etoit presentee a lui. C'est encore ce qui donne aux estampes gravées d'après lui une espece de monotonie & de rapport general qui n'en permettent nullement la quantite. En un mot a la reserve de quelques uns de ses tableaux tels que l'Accordée ou la noce de village, le Bal, l'Enseigne faite pour le sieur Gersaint (1), l'Embarquement de Cythere, qu'il a peint pour sa reception dans votre Academie & qu'il a repetée, ses compositions n'ont aucun objet. Elles n'expriment le concours d'aucune passion & sont par consequent depourvues d'une des plus piquantes parties de la peinture, je veux dire l'action. Elle seule comme vous scavés Messieurs peut communiquer à votre composition, surtout dans l'Heroique, ce feu sublime qui parle a l'esprit, le saisit, l'entraîne & le remplit d'admiration.

N'oublions point de remarquer ici que Wateau ne fut reçu en votre Academie que plus de cinq ans apres y avoir été agréé; c'est a dire le 28 aout 1717. Son indolence a faire & a fournir le tableau requis pour consommer cet ouvrage fut la seule cause de ce retardement. Il avoit même fallu plusieurs citations pour le mettre en regle a cet egard.

éloge n'est que justice. Le crayon de Wateau n'a pas de maître. Quelle liberté! quelle aisance! quel accent! quelle grande allure dans l'aimable! quelle badinage de génie! L'adorable main! qui attrapait au vol la vie, la lumière, la grâce, le mouvement, & les jetait, toutes vives, au papier! Quel don, pour être Wateau jusque dans un bout d'étude, jusque dans le hasard du croquis, jusque dans le rien! Et quels tableaux, ces jeux de la sanguine grasse & rouge, du blanc, de la pierre d'Italie, sur un papier chamois: chefs-d'œuvre d'un moment & d'un coup d'œil, confidences du peintre qui le feront éternellement aimer!

(1) « A son retour à Paris, qui étoit en 1721, dans les premières années de mon établissement, il vint chez moi me demander si je voulois bien le recevoir & lui permettre, pour se dégourdir les doigts, ce sont ses termes, si je voulois bien, dis-je, lui permettre de peindre un plafond, que je devois expo-

ser en dehors: j'eus quelque repugnance a le satisfaire, aimant beaucoup mieux l'occuper à quelque chose de plus solide; mais, voyant que cela lui feroit plaisir, j'y consentis. L'on scait la reussite qu'eut ce morceau: le tout étoit fait d'après nature, les attitudes en étoient si vraies & si aisées; l'ordonnance si naturelle; les groupes si bien entendus qu'il attiroit les yeux des passants; & même les plus habiles peintres vinrent à plusieurs fois pour l'admirer: ce fut le travail de huit journées, encore n'y travailloit-il que les matins, sa santé delicate ou pour mieux dire sa foiblesse, ne lui permettant pas de s'occuper plus longtemps. C'est le seul ouvrage qui ait un peu aiguisé son amour-propre; il ne fit point difficulté de me l'avouer. M. de Julienne le possède actuellement dans son cabinet & il a été gravé par ses soins. » (Catalogue de Lorangère.)

Les agrements et les commodités sans nombre qu'il trouva chez M. Crozat, ne purent empêcher qu'il ne se degoutat encore de ce desirable séjour (1). Il en sortit pour aller demeurer avec M. Uleughels son ami qui depuis est mort, directeur de l'Academie de Rome. Mais il en emporta un fonds precieux de connoissances qu'il s'y etoit fait par cette etude assidue & reflexie des desseins des grands maîtres. Ses ouvrages ont donné dans la suite de sa vie d'amples preuves de cette augmentation de sçavoir.

Cependant frappé de la malheureuse inconstance d'un homme de ce merite j'étois fâché de voir que sa legereté ne lui permettoit pas de jouir d'aucun bien-etre present & en banissoit même toute esperance pour l'avenir. Je remarquois avec une veritable peine qu'il etoit continuellement la dupe de tout ce qui l'entouroit. Et en cela d'autant plus à plaindre que son esprit demeloit tout tandis que sa faiblesse l'emportoit, enfin que la delicatessé de son temperament augmentoit de jour en jour & tendoit à un deperissement capable de le mettre fort mal à son aise. Je lui representai sur tout cela qu'il avoit de bons amis, mais que l'usage du monde apprenoit le peu de fonds qu'il falloit faire sur les hommes quand on eprouvoit l'adversité. J'ajoutai que ceux qui pensoient plus dignement pouvoient mourir. J'employai toutes les raisons que sa situation ne fournissoit que trop à mon amitié. Je les appuiai même sur le gout de l'independance que la nature sembloit lui avoir imprimé, & que pour l'ordinaire les talens se plaisent assés à adopter... A tout ce beau sermon je n'eus d'autre reponse que celle-ci, à la verité apres un remerciement personnel : Le pis aller, n'est-ce pas l'hospital? On n'y refuse personne. J'avoue que je restai tout court à cette solution & que je gardai le silence. J'eus lieu de me flater cependant que mes representations n'avoient point absolument porté à faux & qu'elles avoient du moins fait en lui une de ces impressions qui pour etre sourdes pendant quelque tems n'en sont pas moins fructueuses dans la suite. Car il eut plus d'attention à ses affaires & dans l'occasion consulta des amis éclairés tels que M. de Julienne (2) qui lui sauva & lui conserva des effets que sa succession a recueillis, & qui sans compter les desseins qu'il laissa à ses amis se sont montés à plus de neuf mille livres.

Mais son instabilité naturelle l'ayant encore fait quitter M. Uleughels il ne faisoit plus

(1) *L'amour de la liberté & de l'independance le fit sortir de chez M. Crozat : il voulut vivre à sa fantaisie & même obscurément : il se retira chez mon beau-père dans un petit logement & defendit absolument de decouvrir sa demeure à ceux qui la demanderoient. (Catalogue de Lorangère.)*

(2) *À l'appui de cette bonne amitié de Watteau & de M. de Julienne, nous empruntons aux Archives des Arts trois précieuses lettres de Watteau à M. de Julienne, publiées sur copies ; & le public ne se fâchera pas que nous empruntons à la suite une autre lettre de Watteau à Gerfaint :*

A M. de Julienne de la part de Watteau, par exprès.

De Paris, le 3. de mai.

Monsieur !

Je vous fais le retour du grand tome premier de lecrit de Leonardo de Vincy, & en mesmes temps je vous en fais agreer mes sinceres remerciements. Quand aux lettres en manuscrit de P. Rubens, je les garderai encore devers moi, si cela ne vous est pas trop désagreable, en ce que je ne les ai pas encore achevees ! Cette douleur au cote gauche de la tête ne m'a pas laissé sommeiller depuis mardi & Mariotti veut me faire prendreune purge dès demain au jour, il dit

qu'errer de differens cotés. Elle le livroit aussi chaque jour a des connoissances nouvelles. Le malheur voulut que parmi celles-ci il s'en trouva qui lui exagererent le sejour de l'Angleterre avec ce fol enthousiasme, qu'on ne trouve en bien des gens que parce qu'ils n'y ont jamais voïagé. Il ne lui en falloit pas davantage pour diriger sur ce país le desir qui le dominoit sans cesse de changer de lieu. Il partit en 1719, arriva à Londres, y travailla, mais s'y deplut bientôt, par la triste vie qu'étant étranger sans parler ni entendre la langue, il y menoit nécessairement. Cependant quoique françois, il y fut assés accueilli & ne laissa pas de faire ses affaires du coté de l'utile. Mais au bout d'environ un an, les brouillards & la fumée du charbon de terre qu'on y respire, altererent en lui une santé que dans la verité un air plus pur ne nous auroit jamais

que la grande chaleur qu'il fait l'aidera à souhait. Vous me rendrez satisfait au dela de mon souhait, si vous me rendez visite d'ici à dimanche; je vous montrerai quelques bagatelles comme les paisages de Nogent que vous estimés assez par cette raison que j'en fis les pensées en presence de madame de Julienne à qui je baise les mains très respectueusement.

Je ne fais pas ce que je veux, en ce que la pierre grise & la pierre de sanguine sont fort dures en ce moment, je n'en puis avoir d'autres.

A. WATTEAU.

A Monsieur de Julienne, de la part de Watteau.

De Paris, le 3 de septembre.

Monsieur!

Par le retour de Marin qui m'a apporté la venaison qu'il vous a pleu m'envoyer dès le matin, je vous adresse la Toile ou j'ai peinte la teste du sanglier & la teste du renard noir, & vous pourrez les depecher vers M. de Losmenil, car j'en ai fini pour le moment. Je ne puis m'en cacher, mais cette grande toile me resjouit & j'en attends quelque retour de satisfaction de vostre part & de celle de madame de Julienne qui aime aussi infiniment ce sujet de chasse comme moi-mesme. Il a fallu que Gersaint m'ammenat le bon homme La Serre pour agrandir la toile au costé droit, ou j'ai ajousté les chevaux dessous les arbres car j'y éprouvais de la gesne depuis que j'y ai ajousté tout ce qui a esté décidé ainsi. Je pense reprendre ce costé la dès lundi a midi passé, parce que dès le matin je m'occupe des pensées à la sanguine. Je vous prie de ne pas m'oublier envers madame de Julienne à qui je baise les mains.

A. WATTEAU.

A Monsieur de Julienne.

Monsieur!

Il a pleu à Monsieur l'Abbe de Noirterre de me faire l'envoi de cette toile de Rubens où il y a les deux testes d'anges, & au dessous sur le nuage cette figure de femme plongée dans la contemplation. Rien n'auroit seu me rendre plus heureux assurément si je ne restois persuadé que c'est par l'amitié qu'il a pour vous & pour M. votre neveu, que Monsieur de Noirterre se dessuisit en ma faveur d'une aussi rare peinture que celle-la. Depuis ce moment ou je l'ai reçue, je ne puis rester en repos, & mes yeux ne se lassent pas de se retourner vers le pupitre ou je l'ai placée comme dessus un tabernacle !! on ne sauroit se persuader facilement que P. Rubens aie jamais rien fait de plus achevé que cette toile. Il vous plaira, Monsieur, d'en faire agreer mes véritables remerciements a Monsieur l'abbe de Noirterre jusques a ce que je puisse les luy adresser par moy-mesme. Je prendrai le moment du messager d'Orleans prochain pour lui escrire & lui envoyer le tableau du Repos de la snte Famille que je lui destine en reconnoissance.

Votre bien attache amy & serviteur, Monsieur!!

A. WATTEAU.

A Monsieur Gersaint, marchand fur le pont Notre-Dame de la part de Watteau.

Mon ami Gersaint,

Oui, comme tu le désires, je me rendrai demain à dîner, avec Antoine de la Roque, chez toi. Je compte aller à la messe à dix heures à Saint-Germain-de-Lauxerrois; & assurément je seroi rendu chez toi a midi, car je n'auroi avant qu'une seule visite a faire a l'ami Molinet qui a un peu de pourpre depuis quinze jours.

En attendant, ton amy

A. WATTEAU.

conservée long tems : car des avant le voïage il avoit la poitrine attaquée (1). Il revint donc en France & a Paris.

L'âge et les maladies ont rarement servi à diminuer nos défauts. Wateau plus vieux qu'un autre par le caractère de son esprit & toujours plus malade depuis son retour devint encore plus incommode à lui même qu'il ne l'avoit jamais été. Les lieux qui autrefois lui plaisoient le plus, les hommes, ses amis même lui devinrent insupportables. Il imagina que l'air de la campagne lui feroit du bien. L'abbé Haranger qui étoit du nombre de ces derniers lui fit preter par M. Le Fevre alors intendant des Menus & aujourd'hui un de vos honoraires sa maison de Nogent auprès de Vincennes. Au point ou étoit venu sa maladie il n'y fit que languir, & toutes fois méditoit encore un nouveau changement qu'il eut executé si ses forces l'avoient pu permettre. Il vouloit aller reprendre son air natal. On pourroit ne le point accuser d'inconstance par rapport à ce dernier projet. C'est presque toujours la ressource finale des malades de langueur ; ressource autorisée, même provoquée pas les medecins, quand il ne savent plus que dire lorsque la proposition des eaux ou les eaux elles memes n'ont pas reussi. La mort ne lui en laissa pas le tems et l'enleva le 18 juillet 1721, âgé de 37 ans (2). Il mourut avec tous les sentimens de

(1) On trouve dans l'Oeuvre de Watteau de la Bibliothèque impériale une planche curieuse, dessinée à Londres par lui, & gravée seulement en 1739 par Arthur POUND. C'est le portrait du docteur Misfaubin, un docteur long comme une maladie, tenant de la main droite un tricorne d'où s'échappe le long crêpe dans lequel Hoffmann fera trébucher le conseiller Krespel ; tout autour du maigre docteur, des tombeaux, des sarcophages & un terrain semé de têtes de morts. Mariette a écrit au bas de sa fine & calomnieuse plume : « C'étoit un chirurgien françois réfugié en Angleterre, grand charlatan qui se vantoit d'avoir des pilules, remède immanquable contre la v...., lui seul en étoit persuadé, car, avec ces pilules qui devoient faire, à ce qu'il disoit, la fortune de sa famille après sa mort, notre docteur étoit misérable & périssoit de faim. Watteau qui peut-être avoit éprouvé l'insuffisance du remède dessina cette charge dans un café pendant son séjour à Londres. » Eh ! non, ce n'est pas ce que vous voudriez bien dire, charitable Mariette ; c'est l'innocente plainte d'un pauvre diable de corps très vertueux contre l'insuffisance de la médecine. C'est, reprise par Watteau, la triste plaisanterie de Molière qui se meurt, jouant les medecins. Mourant, Watteau armera encore ses crayons contre le corps guérisseur qui ne

défend de la mort ni les poèmes commencés, ni les tableaux ébauchés. A Nogent, le voilà, bien malade, qui crayonne la Faculté bâtée, dans le cortège de ces amusants Purgons, qui font tant rire les enfans ; & il ne laisse échapper le cri de son mal, de ses douleurs, de son agonie, qu'au bas de la caricature :

« Qu' ai-je fait, assassins maudits ? »

(2) La mort de Watteau laissa un regret au cœur de ses amis, les amateurs. M. de Julienne plaça en tête des eaux-fortes d'après les dessins de Watteau, une notice pieuse. Crozat écrivoit le 11 août 1721, à la Rosalba : « Nous avons perdu le pauvre Watteau qui a fini ses jours le pinceau à la main. Ses amis qui doivent publier un discours sur sa vie & son rare merite, ne manqueront pas de rendre hommage au portrait que vous lui avez fait à Paris, quelque tems avant sa mort. » Watteau avait retrouvé dans la Rosalba l'accent & la couleur de ces maîtres vénitiens qu'il aurait voulu voir chez eux ; & le 20 septembre 1719, il faisait écrire par son ami Vleughels à la Vénitienne : — « Nous avons ici beaucoup d'appréciateurs qui estiment infiniment votre talent... Un excellent homme, M. Watteau duquel vous aurez sans doute entendu parler à le plus grand désir de vous connaître, & d'avoir un petit

religion qu'on pourroit desirer & les derniers jours de sa vie il s'occupa a peindre un Christ en

ouvrage de votre main, en echange il vous enverroit un des siens, ou s'il ne pouvoit l'équivalent... C'est mon ami, il demeure avec moi, il me prie de vous presenter ses respects les plus humbles & desire une réponse favorable. » La Rosalba fit mieux que ce que pouvoit attendre Watteau; elle vint à Paris & fit le portrait de Watteau. Diario da Rosalba Carriera, Venezia, 1793. Ce portrait fut vendu en 1769 a la vente de Lalive de Jully, 123 livres. — Mariette seul écrivait sèchement & sans amitié : « Antoine Watteau, né a Valenciennes, en 1684, est mort en 1721. Après être sorti de chez Gillot, il entra chez Claude Audran, célèbre peintre d'ornements qui, en qualité de concierge, demouroit au Luxembourg, & qui se servoit utilement de Watteau pour enrichir de ses figures agréables les compositions d'ornements dont il fournissoit les desseins, & pendant ce temps la Watteau eut occasion de voir & d'étudier les peintures de Rubens qui sont au Luxembourg, d'en connoître la magie, & de la faire passer dans ses tableaux, alors il put se produire & montrer tout ce qu'il valoit. Son genre de peindre fut goûté, il fut reçu avec applaudissements a l'Academie, chacun s'empressa pour avoir de ses ouvrages; M. Crozat le jeune lui proposa de peindre un appartement chez lui & Watteau l'accepta d'autant plus volontiers qu'il crut ne devoir pas perdre une si belle occasion qui le mettoit a portée de puiser de nouvelles connoissances dans les desseins & les tableaux des grands maîtres dont cette maison étoit remplie. Il n'y demeura pourtant pas longtems. Son inconstance lui faisoit changer de domicile a chaque instant. Il demouroit avec Vleughels dans la maison du neveu de M. Le Brun sur les fossés de la Doctrine chrétienne, lorsque des idées de fortune le firent passer a Londres où il travailla peu & dont il revint traînant avec lui l'ennui, & le dégoût qui l'accompagnoient partout. Une santé absolument délabrée; le spectacle affreux d'une mort prochaine aggraverent ses maux, il se retira chez un ami au village de Nogent, près Vincennes, & il y mourut. Une des personnes avec laquelle il fut lié le plus intimement fut M. de Julienne, qui pendant un tems, posséda lui seul presque

tous les tableaux qu'avoit peints Watteau. Ce peintre mettoit de la finesse dans son dessein sans avoir jamais pu dessiner de grande manière. La touche de son pinceau de meme que celle du crayon est des plus spirituelles, les tours de ses figures des plus agréables, ses expressions assez communes mais gracieuses, sa couleur brillante, son travail leger. Il eut un malheur ce fut celui de se dégouter trop aisément de ce qu'il avoit fait. On lui a vû effacer des parties de tableaux heureusement pensées & aussi heureusement exécutées pour leur substituer quelquefois d'autres choses fort inférieures. Il n'était point curieux de la propreté, & cela joint au trop grand usage qu'il fit de l'huile grasse, a beaucoup nui a ses tableaux. Presque tous ont perdu. Ils ne sont plus du ton qu'ils avoient lorsqu'ils sont sortis de ses mains. » Note manuscrite de l'Abecedario de Mariette. Bibl. Imp. Cabinet des estampes.

Le Mercure, qui ne s'occupait guère de la mort des artistes, enregistra en ces termes la mort de Watteau, août 1721: «... Le gracieux & elegant peintre dont nous annonçons la mort, étoit fort distingué dans sa profession. Sa mémoire sera toujours chère aux vrais amateurs de la peinture. Rien ne le prouve mieux que le prix excessif auquel sont aujourd'hui ses tableaux de chevalet & petites figures. »

Plus de vingt ans après la mort de Watteau, ce que le Mercure appelle « prix excessif » n'avait guère monté. A la vente de Quentin de Lorangère (1744), Un concert de 2 pieds 10 pouces $\frac{1}{2}$ de large sur 2 pieds de haut fut vendu 361 liv. Un Jeu d'enfants, original de Watteau, de 2 pieds 2 pouces $\frac{3}{4}$ de large, sur un pied 8 pouces $\frac{1}{2}$ de haut fut adjugé 46 liv. — Un petit tableau peint sur bois représentant une scène de tragédie de huit pouces & demi de large sur 6 pouces & demi de haut n'atteignit que 37 liv. 5 sols, a la vente du chevalier de La Roque (1745). — Les Fatigues & Délassements de la Guerre, gravés par Crépy, furent adjugés à Gersaint pour 680 liv., à la vente de M. de Julienne (1767). Les Fêtes vénitiennes, gravées par Cars, vendues 2615 liv. La Sérénade italienne, gravée par Scotin, 1,051 liv. L'Amour défarmé, gravé

croix pour le curé de Nogent (1). Si ce morceau n'a pas la noblesse & l'elegance qu'un tel sujet exige, il a du moins l'expression de douleur & de souffrance qu'éprouvoit le malade qui le peignoit.

Wateau avait le cœur droit & sa résignation a du être sincere. D'ailleurs il n'étoit emporté par aucune passion, aucun vice ne le dominoit & il n'a jamais fait aucun ouvrage obscene. Il poussa même la delicateffe jusqu'à désirer quelques jours avant sa mort de ravoit quelques morceaux qu'il ne croioit pas assés éloignés de ce genre, pour avoir la satisfaction de les bruler ; ce qu'il fit.

Au reste il étoit de moyenne taille, il n'avoit point du tout de phisionomie, ses yeux n'indiquoient ni son talent ni la vivacite de son esprit. Il étoit sombre, melancolique comme le sont tous les atrabilaires, naturellement sobre & incapable d'aucun excès. La pureté de ses mœurs lui permetoit a peine de jouir du libertinage de son esprit, & on s'en apercevoit rarement dans ses discours.

M. l'abbé Fraguier si connu par son esprit & son gout pour les lettres a honoré la memoire de Wateau par une epitaphe en vers latins que je vais avoir la satisfaction de déposer ici. Il me l'avoit donnée ne prevoyant pas l'usage que je puis en faire aujourd'hui, j'en avois fait present a M. de Julienne pour la rapporter a la fin de son abrégé de la vie de Wateau. Elle est

par Audran, 499 livres 19 sols. Un mezzetin jouant de la guitare dans un jardin, 700 livres un sol. Le Dénicheur de moineaux, gravé par Boucher, 175 liv. Le portrait de Watteau à mi-corps peint par lui-même, 24liv. — A la vente Blondel de Gagny (1776), les Occupations selon l'age, peinture sur vélin, vendues 2,999 ; les Champs-Elysées, 6,515. Alors commençait à être seulement reconnue la valeur de Watteau, & à la vente de Randon de Boiffet (1777), les Fêtes vénitiennes provenant du cabinet de M. de Julienne montaient à 5,999 livres 19 sols, & la Sérénade italienne, sortie du même cabinet était poussée à 2,600 liv.

(1) Le curé de Nogent, cette bonne figure de curé que Watteau avait fait innocemment grimacer sous l'habit de Gilles, l'exhortant a la mort & lui présentant un crucifix grossier, Watteau lui dit : Otez-moi ce crucifix, il me fait pitié ; est-il possible qu'on ait si mal accommodé mon maître ? — Abrégé de la vie des plus fameux peintres, par d'Argenville.

(1) Voici le portrait que fait de Watteau Ger-saint : « Watteau étoit de moyenne taille, & d'une

foible constitution, il avoit le caractère inquiet & changeant, il étoit entier dans ses volentes, libertin d'esprit, mais sage de mœurs : impatient, timide, d'un abord froid & embarrassé, discret & réservé avec les inconnus, bon mais difficile ami ; misantrope, même critique malin & mordant, toujours mecontent de lui même & des autres & pardonnant difficilement ; il aimoit beaucoup la lecture ; c'étoit l'unique amusement qu'il se procuroit dans son loisir ; quoique sans lettres il decidoit assez sagement d'un ouvrage d'esprit » — (Cat. de Lorangère.) — Voici le portrait que fait de Watteau M. de Julienne : « Watteau étoit de moyenne taille & de constitution foible, il avoit l'esprit vif & pénétrant, & les sentiments élevés, il parloit peu, mais bien & écrivoit de même, il méditoit presque toujours ; grand admirateur de la nature & de tous les maîtres qui l'ont copiée, le travail assidu l'avoit rendu un peu melancolique. D'un abord froid & embarrassé, ce qui le rendoit quelquefois incommode à ses amis & souvent à luy même, il n'avoit point d'autre défaut... »

digne de vos fastes & je la joins ici comme un bien qui vous appartient. Cependant elle a été faite avec quelques circonstances que je crois devoir vous communiquer.

Les ouvrages de Wateau plaisoient généralement à tout le monde, étant à la mode, cela n'est pas étonnant. Mais il est des hommes d'un ordre supérieur dont il est toujours glorieux d'avoir mérité le suffrage. Celui dont il s'agit ici le sera à jamais à la mémoire de Wateau. Pendant qu'il vivoit, j'avois souvent vu ses ouvrages exciter en M. l'abbé Fraguier un certain ravissement qui prouvoit bien l'étendue & la sagesse de son goût. Sa profonde erudition en ce qui concerne la peinture ancienne & tout ce qu'elle offre de sujets d'admiration, ne l'empêchoit pas de rendre justice & d'être sensible aux talens de ce maître moderne. À sa mort je fus témoin des regrets qu'il en fit, & de l'éloge sur lesquels il les fondeoit, en présence de plusieurs dignes amis qui s'assembloient ordinairement chez lui, éloge prononcé avec une si grande abondance de sentiment qu'elle me saisit & me porta à lui dire avec chaleur que s'il vouloit bien l'écrire Wateau étoit immortel.

Il y consentit mais exigea de moi que pour y procéder avec plus de justice je lui donnasse une espèce de canevas des points essentiels & distinctifs du mérite de Wateau. Charmé de procurer à un artiste que j'avois aimé, l'honneur d'être célébré par un sçavant d'un goût si reconnu, j'écrivis succinctement ce que sa modestie voulut bien m'imposer ainsi. Elle m'a toujours paru si admirable dans un homme aussi supérieur qu'il l'étoit que j'ai cru ne devoir pas vous laisser ignorer ce trait.

La situation où je le trouvai peu de jours après ne me paroît pas moins digne de vous être rapporté.

Il avoit emprunté un des tableaux de Wateau qui l'affectoit le plus & l'avoit placé devant lui en composant les beaux vers dont nous lui sommes redevables (1). J'avoue que cette façon de s'inspirer d'après le tableau me frappa; & me parut offrir un bel exemple de la manière que les peintres doivent à leur tour copier les poètes. L'union des deux muses me fit voir en ce moment un tableau bien agréable & bien flatteur pour la peinture.

Heureux les peintres qui méritent assez des gens de lettres pour les inspirer ainsi. Tout ce qui vous rapprochera d'eux; tout ce qui les unira à vous, Messieurs, est un avantage réciproque que mon attachement pour la peinture & mes sentimens pour votre Académie me feront toujours désirer avec ardeur.

(1) Ces vers ont été publiés par M. de Julienne dans son Abrégé de la vie de Watteau.

REPONSE

FAITE A MONSIEUR LE COMTE DE CAYLUS

A L'OCCASION DE CETTE VIE DE FEU WATEAU,

PAR M. COYPEL,

Ecuier, Peintre du Roi, Directeur de l'Académie.

Ce que nous venons d'entendre fait connoître en vous le parfait ami & l'équitable connoisseur. Le connoisseur a sçu donner une juste mesure aux louanges dont l'ami souvent est prodigue à l'excès.

Il faut en convenir, monsieur, sans cette sage modération, les éloges dictés par l'amitié peuvent devenir prejudiciables à ceux qu'elle veut exalter.

Nous blessons l'amour propre des gens qui nous ecoutent, en leur parlant d'un homme dans lequel nous ne voulons reconnoître aucun défaut, & l'on ne blesse presque jamais l'amour propre impunement.

Je dis plus, lorsque nous en usons ainsi, nous devenons suspects aux auditeurs les plus modestes & les plus desintereffés : puisque l'experience ne nous prouve que trop l'impossibilité d'atteindre à la perfection.

Enfin, monsieur, nous avons beau parler d'un mort, quand il s'agit de citer ses rares talens le sur moien pour disposer ceux qui ont été ses rivaux a nous croire & peut etre a lui pardonner, c'est de convenir comme vous venes de faire, de ce que la critique pouvoit trouver a reprendre dans ses ouvrages & même dans son caractere.

Expliquons nous cependant. Je ne pretens pas dire qu'en pareil cas pour acquérir la confiance que les hommes accordent à l'impartialité, l'on doive ramasser avec legereté des anecdotes souvent fausses, capables de ridiculiser ou de flétrir la memoire d'un illustre artiste. On se trompe bien lourdement lorsqu'on imagine que pour rendre un écrit de cette nature plus curieux, plus interessant & plus recommandable, il soit besoin d'y inserer des choses qui font mepriser, ou prendre en horreur celui qui a consacré ses veilles pour meriter nos suffrages.

L'écrivain qui fuit ce faux principe attriste le lecteur. L'honnête homme est affligé quand il se voit dans la nécessité de mésestimer quiconque a sçu lui plaire. Mais ce même honnête homme qui gemit souvent à la vue de ses propres imperfections n'est pas toujours fâché d'apprendre que celui qui mérita l'admiration du public n'étoit pas absolument exempt des défauts attachés à l'humanité.

Je le redis encore, monsieur, dans ce que nous venons d'entendre vous avez trouvé le point juste. Permettés moi d'ajouter que pour faire l'éloge historique de M. Wateau, vous avez choisi un genre d'écrire, qui pour les graces naïves & si j'ose le dire pour les touches piquantes ne peut se comparer qu'à l'aimable genre de peindre de cet excellent homme.

Lecture a été faite par le secrétaire souffigné de la vie de M. Wateau ci-devant transcrite, après laquelle lecture M. le Directeur a adressé à M. le comte de Caylus, auteur de cette Vie, le discours en forme de reponse ici rapportée de suite. Le tout en l'assemblée tenue pour les conférences le 3 février 1748.

LEPICIE

Les quatre dessins inédits de Watteau, que nous donnons dans cette étude, gravés à l'eau-forte : — un profil de femme ; — trois têtes de femmes ; — une académie de femme nue pour la figure du Printemps dans les Quatre Saisons de la salle à manger de Crozat ; — l'assemblée de musiciens chez Crozat, font partie, les trois premiers, de notre collection, le dernier, du Musée du Louvre.

